

Regards sur Montréal

Serge Pallascio

Numéro 130, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86752ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pallascio, S. (2017). Regards sur Montréal. *Cap-aux-Diamants*, (130), 51–52.

REGARDS SUR MONTRÉAL

Denise Bombardier a incontestablement l'« œil américain ». Le regard qu'elle pose sur l'état du monde témoigne de son exigence, d'aucuns diront son intransigeance. Ses répliques sont percutantes, d'aucuns diront vitrioliques. Curieux mélange de séduction et de cartésianisme, ses détracteurs la qualifient de diva. Mais elle n'en persiste pas moins et signe. Denise Bombardier a accepté de réfléchir avec nous sur Montréal, une ville dont une pléiade d'auteurs ont cherché à mettre l'âme à nue. Conversation avec un esprit libre.

Serge Pallascio : Le philosophe américain Henry Thoreau visite Montréal en 1850. Il écrit : « Je ne suis pas sûr, mais cette religion catholique serait admirable si on enlevait les prêtres complètement. » Que répliquez-vous?

Denise Bombardier : On ne peut comprendre le Québec sans son passé religieux. Ces femmes et ces hommes d'Église nous ont transmis leur savoir et permis de faire ce grand bond en avant qu'on appelle la Révolution tranquille. Mais nous sommes facilement ingrats. Nous avons renié sans peine des gens qui sont « nous ».

S.P. : En juin 1918, l'architecte Fernand Préfontaine écrit dans la revue *Le Nigog* : « Montréal, avec ses architectures baroques, est une ville dénuée presque complètement de caractère artistique. » Peut-on dire encore cela de Montréal aujourd'hui?

D.B. : Ce qu'il y a de plus typique à Montréal, ce sont ces escaliers extérieurs qui donnent aux quartiers populaires une esthétique à nulle autre pareille. Si vous voulez me faire dire que Montréal n'est pas une belle ville, je vais le dire. Par



Photographie : Stéphanie Lefebvre

ailleurs, Québec, c'est beau! L'histoire est écrite dans les pierres et les pierres sont encore là. Montréal est une ville dont l'architecture s'est développée au rythme de l'industrialisation. La beauté d'une ville n'est pas nécessairement pratique.

S.P. : Gabrielle Roy publie *Bonheur d'occasion* en 1945. Elle portraiture ainsi la réalité géographique et sociale de Montréal : « Ici, le luxe et la pauvreté se regardent inlassablement, depuis qu'il y a Westmount, depuis qu'en bas, à ses pieds, il y a Saint-Henri. Entre les deux

s'élèvent les clochers.» Cette description est-elle obsolète?

D.B. : Les choses ont changé. Une partie de Saint-Henri est devenue un quartier de bobos et ceux qui l'entourent sont en train de changer socialement. Le regard hautain de Westmount dont parle Gabrielle Roy était essentiellement un regard anglo-saxon à l'époque. Ce qui n'est plus le cas maintenant puisqu'il y a des riches francophones qui habitent ce quartier. La richesse surplombe encore la pauvreté, mais ce n'est plus vraiment la pauvreté.

S.P. : La quête identitaire devient un leitmotiv à partir des années 1960. Dans *Le nez qui voque* (1967), Réjean Ducharme fait dire à son personnage : « Il y en a qui essaient très fort de devenir Canadiens, des durs à américaniser, ils fument des Gitanes, lisent *l'Express* [...] Que je hais ces Français manqués, ces espèces de pyromaniaques qui ont honte d'être nés sur ces rives. » Serions-nous xénophobes?

D.B. : Nous traînons depuis la Conquête un vieux complexe d'infériorité vis-à-vis la France. Moi, je suis née dans le nord de Montréal dans une rue où il y avait des Anglais, des Irlandais et des Juifs. La petite Canadienne française que j'étais savait déjà qu'elle partageait Montréal avec des gens.

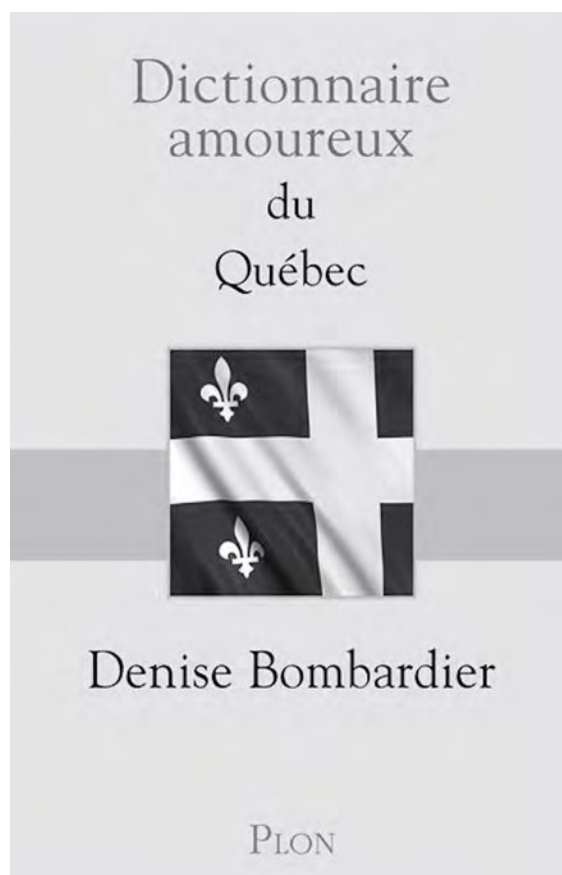
S.P. : Treize ans plus tard, le poète Michel Van Schendel constate que « notre ville est un peuple ignorant de ses lieux ». Comment expliquer cette ignorance collective?

D.B. : Nous ignorons souvent que Montréal est une ville qui baigne dans le fleuve. Dans toutes les grandes villes

du monde, on rend hommage au fleuve, on le déifie. Mais pas à Montréal. Tout ce qui semble nous intéresser, ce sont des ponts pour le traverser.

S.P. : Dans votre *Dictionnaire amoureux du Québec*, vous écrivez : « Notre langue est notre fleuve. Elle nous permet de déboucher vers la mer, c'est-à-dire le monde ». En est-il de notre langue comme de notre fleuve?

D.B. : Cela m'est invivable de constater la légèreté avec laquelle nous traitons



notre langue. Il n'y a plus d'affectivité autour de la langue française. Elle est banalisée, instrumentalisée comme le reste.

S.P. : Et vous, Denise Bombardier, quel regard portez-vous sur Montréal?

D.B. : Montréal n'est pas une référence architecturale. C'est un foisonnement

cosmopolite de gens qui crée un ton, une dynamique, une culture bien particulière qui définissent Montréal. On devrait souhaiter que cette ville soit dirigée par des gens qui ont autant de talent que les créateurs qui s'y produisent. Montréal est une ville artistique.

Le jour tombe. L'intervieweur tient dans ses mains Histoires pittoresques des voyages paru en 1835 chez Étienne Ledoux éditeur. À la page 436, il lit. « La population de Montréal est déjà américaine. La population française s'y fondera ou disparaîtra à moins que le Canada français ne consolide son indépendance ». Dont acte!

Denise Bombardier en cinq temps...

Le personnage historique auquel Montréal est le plus redevable : Sœur Sainte-Anne-Marie. Elle s'est battue au début du XX^e siècle pour que les filles aient accès aux études universitaires.

L'événement historique qui a le plus transformé Montréal : L'Exposition universelle de 1967.

Le lieu le plus inspirant de Montréal : La pointe ouest de l'île de Montréal, près de Lachine et du lac Saint-Louis.

La honte de Montréal : La destruction du secteur historique du centre-ville pour faire place à des hôtels et des tours d'habitation. Il y avait là des maisons du XIX^e siècle à l'architecture sublime.

Si j'étais maire de Montréal : « Je serais plus sensible à la gouvernance de Montréal. La ville est en péril. Elle manque d'âme et d'inspiration. »

Serge Pallascio